

Jaeger, Jules-Albert : «Un mot sur la Brigade et son chef», *L'Alsace française*, nouvelle série, n° 1, octobre 1948: «La Brigade Alsace-Lorraine», p. 4-5.

Jules-Albert Jaeger

Un mot sur la Brigade et son chef

Dans le sud marocain, au cours d'une brève escale de voyageur, par une lumineuse et paisible journée d'octobre 1948, prendre son stylo et tracer quelques souvenirs de l'automne 1944, liés à la naissance et à l'action de la «Brigade Alsace-Lorraine», quelle gageure, en tout cas quel contraste ! Tant de choses se sont passées depuis cette époque inouïe, où les Français, les Alsaciens se sont repris à respirer..., à espérer aussi. Les désillusions du présent, si fréquentes, ne doivent pas faire oublier qu'à cette époque, durant un long et magnifique moment, la France s'est trouvée portée au-dessus d'elle-même, dans un souffle souvent grand et émouvant. Les Alsaciens ont eu leur part, leur belle part, dans cet élan ; ceux de la Brigade Alsace-Lorraine ont eu la plus noble, puisqu'ils mirent à l'œuvre dans la ligne et dans l'espoir du sacrifice.

Celui qui trace ces lignes n'a pas appartenu à la brigade, mais quatre de ses fils et son gendre ont combattu dans ses rangs : un autre de ses fils, trop jeune, a partagé, toutefois, durant la campagne de France, la vie même de deux soldats de la Brigade qui, durant toute cette période, ont été détachés auprès de lui, «bourlinguant» avec lui sur tous les chemins du front, de la route de Paris ou de l'embouchure de l'Escaut à Aschaffenburg, puis à Prague, partout où s'inséraient les forces enfin victorieuses de la Liberté. Il a vu la Brigade à l'œuvre, on peut dire depuis avant sa naissance, - ayant conduit dans sa voiture O. Landwerlin au Q.G.

de l'Armée B alors à Aix-en Provence – et jusqu'aux jours où, cantonnant sur les bords du lac de Constance, la vaillante unité se reposa, dans l'atmosphère de la Victoire, de sa campagne de Franche-Comté, des Vosges, d'Alsace, du Palatinat et du Pays de Bade. Que de souvenirs liés à ces contacts : la naissance de la C^{ie} **Alsace-Lorraine** d'Annecy, son départ vers l'inconnu du plus incertain avenir, et tout le cortège des «retrouvailles», ensuite, de la Brigade, en Franche-Comté, dans un humble groupe de villages près de Besançon, à Remiremont après Ramonchamp, à Courtlevant sur la route marmite de Mulhouse, en ce minuscule village proche d'Altkirch que le bataillon Dopff venait d'occuper : quelle joie, pour ce père alsacien, de se retrouver **avec ses cinq fils et son gendre**, dans le village libéré depuis un court moment, que, durant les premières heures du jour, il avait vu marmiter, à 2 kilomètres, depuis les fenêtres du second étage de la Sous-Préfecture d'Altkirch, où il avait passé la nuit !

De tels souvenirs, plus émouvants qu'héroïques, s'il s'agit tout au moins de ceux qui furent non-combattants, comptent dans une vie humaine. Plus tard, la Brigade tint, non sans danger, non sans pertes, non sans gloire, le front de Strasbourg un instant sacrifié par le commandement américain. Quelles heures ce furent... Ces soirs du 31 décembre 1944, du 1^{er} janvier 1945, les prévisions étaient sombres : vous vous en souvenez, cher Commandant Dopff, et nos propos nocturnes, en votre petit P.C. si exposé d'un des villages menacés du sud de Strasbourg, furent sans illusions sinon sans foi. Près de vous, les jeunes combattants poursuivaient leur tâche, leur humble tâche de petits soldats peut-être sacrifiés, ignorants de leur grande solitude militaire et faisant face aux inconnues du lendemain dans la simplicité de leur vie sans tapage.

La simplicité... Je pense que ce fut la vertu cardinale de cette formation à la fois hétéroclite et hétérogène, sans prétention, sans somptuosité, sans «puissance» et qui marcha magnifiquement à la rencontre de son destin, dans le sillage du chef qu'elle s'était donné.

André Malraux n'est pas un inconnu pour l'auteur de ces lignes et, en 1943, j'avais trouvé un plaisir intellectuel bien rare à lire les pages pleines de sève qu'il venait de consacrer à des méditations toutes récentes dont l'Alsace était le centre. Mais pour connaître André Malraux, je pense qu'il faut l'avoir rencontré, lui avoir parlé, avoir été saisi par ce qui, de sa personnalité, n'est pas seulement attachant... mais presque «envoûtant». L'Abbé Bockel parle de lui, dans ce fascicule, en termes parfaits. Pendant la campagne, à des étapes nombreuses – et dont chacune s'accompagne de souvenirs précieux... – il ne s'est point passé de semaine que l'éloge du «Colonel Berger» ne m'a été fait, avec une sincérité ardente, par des hommes de son entourage, par exemple le docteur Jacob, qui n'a pas seulement un merveilleux diagnostic médical, mais associe le cœur et le courage, et tant d'autres officiers de la Brigade, trop nombreux pour être tous cités. Père de cinq militaires de la Brigade, ayant fourni à celle-ci, par ailleurs, un quarteron de ses combattants, je mettais à ne pas graviter autour de son chef une discrétion volontaire, élémentaire : dès l'instant que ces éléments étaient intégrés dans la masse, ils devaient apparaître comme sans «tuteur»... Toute autre attitude eût été désobligeante. A chacun son métier...

Mais je puis bien évoquer ici deux souvenirs sur André MALRAUX. Dans le hameau comtois où, par les brouillards de l'automne, le bataillon DOPFF cantonnait, je fus l'hôte de la popote des officiers, un soir que le Colonel BERGER y prenait son repas. Nous étions une vingtaine, au coude-à-coude dans une humble salle à manger d'auberge éclairée par un lumignon, mais il y avait, faisant centre, un « foyer » rayonnant. Et c'était MALRAUX. Il parla durant toute la soirée, étincelant et modeste, brillant et sans morgue aucune, alliant en sa personne le prestige d'une haute pensée et la simplicité de l'homme qui a suffisamment vécu pour ne pas s'illusionner sur sa propre supériorité et en faire étalage. Il nous conta, avec quelle magistrale sobriété, ses impressions de prisonnier de la Gestapo dans les geôles de Toulouse : quelques semaines plus tard je devais saisir aux entrailles un vaste public genevois, puis zurichois et lausannois, en faisant revivre – sobrement moi aussi – au cours de la première conférence donnée en Suisse sur

notre patrie libérée, quelques-unes des impressions léguées ce soir-là par MALRAUX à ses compagnons. La grandeur ne se rencontre pas souvent sur la route du passant : quand on l'y croise, chapeau bas. Que le Colonel BERGER ait conquis ses cadres par une telle attitude, cela n'est point douteux. Il était non le **patron**, non le **Colonel**, non le **chef**, et tout cela eût été, déjà, valable et digne d'honneur : il guidait sa Brigade avec une dignité d'archange, sans austérité banale, mais en se maintenant – sans effort – à un plan spirituel où croyants et athées, réalistes et idéalistes se retrouvaient joyeusement près de lui. Sur la route du Mieux, cette voie magistrale qui gravit les cimes...

Le second souvenir qu'il faut évoquer ici est plus personnel, André MALRAUX a été, en pleine campagne de France, en pleine bataille, atteint cruellement dans ses plus chères affections. Un terrible accident l'a privé de sa jeune femme, et ce fut un drame. J'avais tenté, en peu de mots, de lui écrire ma profonde sympathie. Il ne m'avait pas répondu, ce qui était bien naturel. Peu après, le 23 ou le 24 novembre 1944, je l'ai rencontré, par hasard, sur la grande place d'Altkirch, alors qu'il venait de recevoir l'ordre d'embarquer sa Brigade et de la diriger vers l'opération – délicate et hasardee – de la prise de Dannemarie. Il prit le temps de s'arrêter :

— Alors, vous allez voir vos garçons ? Vous les trouverez à deux pas d'ici, dans le village qu'ils viennent d'occuper...»

Un temps.

— Vous m'avez écrit... Merci... J'aurais voulu vous répondre. Pardonnez-moi... Il ne faut pas s'appesantir en public sur les heures dures et savoir se muer avec elles. Mais vous êtes gentil...»

D'un pas rapide, le visage déformé par le tic qui l'anime et qui ravage parfois son expression, il reprit son chemin mystérieux, secret et grand. Vers le devoir qu'il s'était tracé...

Petite «Brigade indépendante Alsace-Lorraine», vous avez eu les privilèges d'une mystique, d'un idéal, d'un chef. Votre course vers l'avenir a été faite de ce que les faiblesses individuelles que vous représentiez ont formé, coagulées, une force morale collective bien supérieure à la «puissance» matérielle de ce corps indépendant. Octave LANDWERLIN, durant la nuit étoilée de Provence où nous roulions vers le Q.G. de LATTRE, me disait sans discontinuer : «M. JAEGGER, M. JAEGGER, je sens que ce que nous allons faire appartiendra à l'Histoire !» C'était simple, naïf, touchant, ingénu, mais la sincérité et l'esprit de sacrifice qui le magnifiaient empêchaient certes d'en sourire. Aujourd'hui même, je songe à ce monologue avec une émotion admirative... Les gars de la Brigade sont allés vers leur destin avec la foi du charbonnier. La Providence leur a donné un chef. Ils ont «servi». Dans le recul des choses, quand on regardera, sans passion, dans la simplicité de la vérité, l'œuvre accomplie, on dira que la Brigade d'André MALRAUX, sans puissance militaire, sans chars, sans «splendeur», a offert à la France et au monde quelque chose de plus de prix que les plus beaux armements : l'apport collectif d'un cœur pur et la discrétion sereine de gens qui sont allés au combat sans orgueil, pour le simple honneur de faire leur devoir alsacien, leur devoir français. Cela seulement. **Mais c'est assez...**

A ceux qui, dans cette unité, ont eu l'honneur de porter les armes et de combattre, de rendre maintenant, ici, leur témoignage.

Taroudant, Sud-Marocain, 18 octobre 1948.